
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 5 (1977)

DOI: 10.11588/fr.1977.0.49028

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

gneurial. Ce livre, malgré les outrances de certaines affirmations, invitera le lecteur à ne pas oublier qu'elle sut, aussi, admirablement jouer des souvenirs de l'épopée de la »Grande Nation«.

Roger DUFRAISSE, Caen

Eugène SUSINI (Hg.), *En marge du Romantisme. Portrait et correspondance d'Auguste Sougey-Avisard, (1818-1889)*, München Wilhelm Fink Verlag, 1975, 750 S. Index. (Beihefte zu FRANZIA, hrsg. v. Deutschen Historischen Institut, Bd. 1)

En marge du Romantisme, ou, plus exactement »en marge de Franz von Baader« sans lequel cette édition n'eût probablement jamais vu le jour.

En effet, relevant la présence d'un Français aux obsèques du philosophe munichois en 1841, E. Susini nous restitue, à travers la correspondance et les cahiers intimes de cet inconnu, à la fois un personnage dont le moindre paradoxe n'est pas sa médiocrité et un témoignage qui éclaire d'un jour particulier les rapports entre la France et l'Allemagne au cours du 19^{ème} siècle. En somme, c'est avec le *v é c u* du Romantisme que nous confronte cette édition.

Qui était Auguste Sougey-Avisard? E. Susini répond à cette question par une longue introduction biographique. Des archives familiales, pieusement conservées par le fils, ont permis de retrouver la trace de cet homme, dont on découvre alors qu'il fut aussi l'ami éphémère et le correspondant de bon nombre de célébrités de son temps. L'entreprise, si ardue soit-elle, s'avère dès le départ passionnante. Une reconstitution minutieuse du réseau familial, local et provincial dans lequel évolue Sougey-Avisard permet de situer l'homme. Né en 1818 à Tullins (Isère), il est fils d'un cultivateur en même temps receveur des impôts, type même de ces bourgeois du 19^{ème} siècle auxquels il reprochera sa vie durant leur manque d'enracinement social. *Cette agitation de mon père – écrit-il en 1846 à Mme Avisard – tient à la fausse position dans laquelle il se trouve ainsi que nous depuis trop longtemps. Que sommes nous en effet? Rentiers? Non, ... Employés salariés? Cela ne vaut pas la peine d'en parler ... Propriétaires-cultivateurs? oui et non; ... comme rentiers notre état de maison est des plus humiliants ... Certes j'appartiens par l'éducation à la première société de notre pays, et néanmoins je préférerais que nous en revinssions à être des simples cultivateurs. . .*¹ De fait la vie et la pensée de Sougey-Avisard sont en continuelle contradiction. S'il a pour le milieu familial une haine tenace, il garde pour sa mère, receveuse-buraliste à Tullins, une certaine tendresse, portant fidèlement son nom – Avisard – et lui adressant ses lettres, à l'exclusion du père. A la mère de remanier diplomatiquement l'intitulé pour enrayer les colères paternelles. Sa haine s'étend sans ménagement à l'ensemble du Tullins natal: *Ce Tullins c'est un Krähwinkel pour la bêtise, une ménagerie pour*

¹ A Madame Avisard, 17 novembre 1846, p. 190.

*l'égoïsme et la méchanceté... aller pour y rester, cette pensée me soulève de fond en comble; j'irais en Sibérie plutôt.*² Exprimée dès les années de collège à Chambéry (1833-1835), cette haine envers un milieu provincial, où la *mécanique sociale* (sic), amplifiée par l'ennui et les commérages, conduit à une écrasante soumission de l'individu, ne se démentira jamais: ... *je suis appelé à quelque chose de mieux que d'aller m'ensevelir à Tullins parmi des gens qui ne peuvent que m'insulter.*³ Et pourtant Sougey-Avisard passera les vingt-cinq dernières années de sa vie à Tullins-la-détestée, vivotant des rentes héritées du père et mari bougon d'une tullinoise – elle aussi receveuse des postes – épousée sur le tard et bien peu conforme à l'idéale compagne ardemment cherchée pendant tant d'années.

En elle-même, la vie de Sougey-Avisard est un saisissant raccourci qui, de Rastignac à Bouvard et Pécuchet, du rêve conquérant à l'enlissement dans la médiocrité, confirme, si besoin en était, la justesse de l'observation sociale des grands romanciers français au 19^{ème} siècle. Toutes les tentatives pour échapper à ce borbier social, à l'enlissement provincial, se soldent par des échecs: *J'ai de bonnes raisons pour me plaindre, mais au fond je suis pitoyablement piteux.*⁴ Etudiant attardé, il laisse sa mère emprunter l'argent nécessaire à un entretien dispendieux auquel le père ne veut plus subvenir; professeur au Collège Royal de Reims, il y reste à peine un an; industriel sans génie, il est victime d'un escroc; linguiste autodidacte, il rêve pour enseigner l'Allemand d'une méthode qu'il ne formulera jamais; éleveur aux principes de rendement cocasses, il finit par être ce qu'il déteste le plus au monde: un provincial, un petit-rentier, un mal-marié.

Ce personnage à la Jean-Paul – il ne manque pas même une Lenette à ce Siebenkäs – connaît pourtant des moments de bonheur; ce sont les quelques séjours en Allemagne et les rencontres qu'y fait cet éternel étudiant, animé par une sincère soif d'apprendre. Certes, et comment pourrait-il en être autrement, l'Allemagne le déçoit. Elle est, dans les rapports quotidiens, vulgaire, inconfortable, ignare. *Je quitterais l'Allemagne, note-t-il en 1841, où, à si peu d'exceptions près, l'on ne trouve que des savants, des rustres et des emplâtres; je quitterais ce peuple accablant, ces réunions stupides, ces gens que l'on dit gemütlich et qui s'en trouvent flattés comme si Gemüth en bon français voulait dire autre chose qu'amour-propre, mais amour-propre lourd, laid et rancuneux, le Gemüth allemand.*⁵ Mais l'Allemagne, c'est aussi l'anti-Tullins, une forme de liberté, où Sougey-Avisard s'épanouit, le temps de quelques rencontres, deux surtout – Franz von Baader et August von Schaden – qui figées par la mort, magnifiées par un souvenir sacralisant, restent la source vive d'une existence qui par ailleurs s'amenuise. C'est, semble-t-il, la rencontre humaine, le sentiment de trouver des partenaires attentifs, de mener un véritable dialogue, plus encore que le message philosophique lui-même qui transfigure Sougey-Avisard.

² Cahier D, 14 septembre 1840, p. 688.

³ A sa mère, 15 avril 1841, p. 147.

⁴ A Senancour, 1843, p. 284.

⁵ Cahier B, 24 mai 1841, p. 655.

Certes, il lit, commente et approfondit les textes de ces deux philosophes, son ambition serait même de les faire connaître en France, mais c'est surtout un esprit de communion qui l'anime, lorsque, à certains moments, il s'accorde le droit de revenir à eux: *En ce jour anniversaire de ma naissance, j'ai par dérogation à mes tristes us de négociant et de plaideur, et sans projet arrêté, lu dès le matin »Über den Begriff des Seyns« de Schaden et avant de me coucher dans les »Tagebücher de Baader«.*⁶ – Communion en marge du quotidien, où la conviction d'appartenir à une aristocratie de l'esprit complète le portrait »romantique« du personnage.

Ce révolté contre le père n'a de cesse qu'il ne se trouve un père spirituel. Avec un flair remarquable, dont il a d'ailleurs parfaitement conscience – *un instinct sûr et profond me dirige depuis mon enfance*⁷ – ce timide s'adresse aux célébrités de son temps, leur rend visite, vient parfois même à bout de leurs réticences. *Je souhaite que vous m'acceptiez comme un fils, parce que vous êtes le seul que j'aurais désiré comme père!*⁸

Sainte-Beuve, Senancour, Quinet, Varnhagen von Ense, Edmond Scherer, Saint-René Taillandier, Amiel, Gobineau etc. sont ainsi tour à tour sollicités par cet inconnu qui s'adresse à eux du fond de sa solitude et au nom de cette solitude même. – *Je confie à l'intuition qui vous distingue la solution de mon audace et si vous le permettez, les difficultés de mon être.*⁹ C'est en ces termes, d'un style quelque peu ampoulé, que Sougey-Avisard aborde Sainte-Beuve en 1837. Or Sainte-Beuve, comme Senancour, comme Amiel, se montre sensible à cet appel et c'est ainsi que, si fascinante que soit cette vie toute en contrastes, en rêves à demi réalisés, en plaintes lucides, on quitte l'homme pour se pencher sur le témoignage.

Celui-ci se compose de lettres diverses et d'extraits de cahiers intimes. Ici deux remarques s'imposent: alors que la correspondance est dominée par un louable souci d'intégralité, les cahiers personnels ne se présentent que sous forme d'extraits assez minces, sans qu'il nous soit donné une raison à ce choix ou, tout au moins, une description du fonds dont M. Susini a pu disposer.¹⁰ D'autre part, les lettres s'ordonnent en groupes, homogènes certes, mais peu respectueux de la chronologie (lettres aux parents, aux amis intimes, aux personnalités diverses), ce qui oblige l'éditeur de cette correspondance à revenir à diverses reprises sur des faits déjà connus.¹¹ L'éditeur lui-même parle à ce propos d'une chronologie »en gros«.¹²

Quoiqu'il en soit, correspondance et cahiers constituent un morceau d'histoire

⁶ Cahier F, 28 février 1853, p. 712.

⁷ A ses parents, 17 février 1840, p. 137.

⁸ A. H. G. Schubert, 1838–39, p. 240; cf. une remarque analogue à Senancour, 2 juin 1842, Cahier D, p. 281.

⁹ A Sainte-Beuve, 21 décembre 1837, p. 274.

¹⁰ On regrettera également que là où l'éditeur a jugé utile de procéder à une »combinaison« de deux textes rien ne permette dans la présentation matérielle d'identifier chaque version. Cf. p. 273 note 60.

¹¹ Cf. p. 243 note 45; p. 245 note 46; p. 271 note 59 et p. 302 note 76.

¹² Introduction, p. 91.

culturelle et éclairent certains problèmes parfois délaissés du 19^{ème} siècle, comme celui – particulièrement intéressant pour des germanistes – des rapports franco-allemands à travers une période qui recouvre le Romantisme et les années difficiles de la guerre de 70/71.

Les rapports qu'entretient Sougey-Avisard avec l'Allemagne, l'Allemagne des poètes et des penseurs d'abord, puis avec une Allemagne singulièrement plus actuelle ensuite, sont l'aspect le plus original de cette correspondance. Sougey-Avisard fait des séjours fréquents à Munich, à Berlin, il s'y enferme pour lire. Il lit tout: Hegel, Schelling, Görres, Platen et, bien entendu, Baader et von Schaden. Il y fréquente peu de gens, mais en gardera certains correspondants qui, en le brusquant quelque peu, arriveront à établir avec lui un échange de vues autre. Ceci nous vaut les moments certainement les plus passionnants de cette correspondance et justifie pleinement l'entreprise de M. Susini. Ces moments s'articulent autour d'événements qui touchent la France comme l'Allemagne: Révolution de 1848 ou Guerre de 70/71.

Le premier échange, avec Varnhagen von Ense, révèle chez Sougey-Avisard une connaissance profonde de la situation berlinoise en 1848. *J'appréhende – lui écrit-il en Mai 1849 – qu'en hésitant à s'emparer de l'élément révolutionnaire, la Monarchie prussienne n'ait manqué d'entrer en une conjonction qui ne se représentera plus. Les intérêts nationaux et les intérêts dynastiques restant de la sorte en opposition ouverte, il ne faut plus s'attendre qu'à une série ininterrompue de catastrophes...*¹³ Il a de même une conscience claire des problèmes posés par la révolution. *Après que l'acceptation du suffrage universel eut mis un terme aux discussions théoriques, on se trouva subitement en face du terrible problème du prolétariat: les résoudre sans attermoiement ou succomber, ce sera le fait culminant ou désastreux de notre époque.*¹⁴ – Premier échange qui nous vaut aussi, de la part de Varnhagen, quelques traits inédits de son esprit si particulier, comme l'exécution de Schelling ou de Tieck.¹⁵

Avec Caroline de Schaden, veuve du philosophe tant vénéré par Sougey-Avisard, le ton est autre. C'est un long et amical dialogue qui se poursuit en dépit des hostilités entre les deux pays, une sorte d'«au-dessus de la mêlée» parfaitement lucide de part et d'autre. Sougey-Avisard se refuse à admettre la grossière image d'une Allemagne uhlanesque mais se rend bien compte de la puissance économique de la nouvelle Allemagne bismarckienne. *Humainement il me paraît juste et de commune utilité – écrit-il en Février 1871 – que le peuple allemand augmente son action dans l'univers en se donnant l'ubiquité d'une marine et des colonies qu'il procréera en tous lieux, et quant à sa prédominance en Europe, elle est le résultat autant de causes antérieures à chercher en lui-même que du maintien chez vous d'une autorité sociale qui semble s'être accrue du détriment de celles scientifique et religieuse.*¹⁶ Admirable analyse qui, tout

¹³ A Varnhagen von Ense, 18 mai 1849, p. 377.

¹⁴ Ibidem.

¹⁵ Varnhagen von Ense à Sougey-Avisard, 20 Juli 1849, p. 388.

¹⁶ A Caroline von Schaden, 9 février 1871, p. 470-73.

en anticipant sur la *Weltpolitik* de Guillaume II, sait trouver, sur la dialectique de l'état fort et de la décadence de la culture, des accents nietzschéens!

Quant à Caroline de Schaden, elle sait fournir à son correspondant avide de détails sur l'Allemagne, nombre d'impressions de première main sur l'Empire Wilhelminien: on y lit la »Gartenlaube«, le »Kladderadatsch« et toute une Trivialliteratur envahissante – de Marlitt à Heyse –; on écoute Wagner ou plutôt on en parle; on s'intéresse beaucoup aux théories de Darwin et de ses épigones, B. Goltz par exemple; M. de Gobineau semble fort lu et un certain vocabulaire s'est imposé à tel point que les lettres de Caroline de Schaden, peu portée à admettre semblables théories, en sont imprégnées – témoin cette phrase en français dans une de ses lettres: *N'est-ce pas la solution de l'énigme pourquoi la race germanique développe plus de force et de Fruchtbarkeit que les races romaines? . . . tous leurs soins se portent à élever leurs enfants de telle sorte qu'ils puissent se passer de fortune et qu'ils soient en état de subir den Kampf ums Dasein.*¹⁷

Allemagne-image et Allemagne-réalité, Sougey-Avisard évolue entre ces deux aspects, toujours tenté de faire de l'Allemagne cet ailleurs, ces »Indes intérieures« à la dimension de son rêve. *Penser à vous, à votre pays, c'est remonter le courant qui m'a précipité des hauteurs de l'idéal dans les bas-fonds de la vie bourgeoise, (. . .).*¹⁸ Dans une analyse fort révélatrice du livre de Madame de Stael »De l'Allemagne« – compte-rendu du reste jamais publié – Sougey-Avisard note ce mot de Goethe: *Ma vie intérieure avance sans trêve . . . Je me sens isolé de toute la nation . . .*¹⁹ Comment ignorer le côté tragique du personnage?

Sougey-Avisard est nourri de Romantisme français. Lecteur passionné de Senancour, d'Amiel, du »Volupté« de Sainte-Beuve, dont il déclare que cette œuvre est bien *la production la plus saine (sic) du siècle*,²⁰ il a dans tout son être d'indéniables affinités avec ces auteurs. »C'est un Amiel au petit pied« – note fort justement M. Susini. Il en a de fait les attitudes et parfois les accents. Mais sa sensibilité loin de créer une œuvre, fût elle aussi subjective que le »Journal« d'Amiel, se désagrège dans un univers intérieur fait d'exil et d'impuissance. Ses amis tentent d'y remédier, sans succès. *»Das Denken wird zum Grübeln, die Unlust wird zur Unfähigkeit, das Leiden zum Erliegen . . .«*²¹ D'autres s'exaspèrent de cette démission. *»La correspondance avec vous – lui écrit Amiel – est singulièrement spasmodique, et votre exemple a fini par m'atteindre de sa contagion.«*²²

Mais il a promené son vague à l'âme de l'autre côté du Rhin. Son »romantisme« y a pris une coloration nouvelle et plutôt inattendue, le rapprochant d'Edgar Quinet, auteur d'écrits d'un ton nouveau sur l'Allemagne.²³

¹⁷ Caroline von Schaden à Sougey-Avisard, 15 avril 1871, p. 480.

¹⁸ A Caroline von Schaden, 12 juin 1871, p. 483.

¹⁹ »Sur l'»Allemagne« de Mad. de Stael«, p. 717.

²⁰ A Pastorillet, juin 1839, p. 220.

²¹ Varnhagen von Ense à Sougey-Avisard, 20. Juli 1849, p. 387.

²² Amiel à Sougey-Avisard, 26 juin 1875, p. 597.

²³ Cf. la notice biographique sur Edgar Quinet, p. 291.

C'est finalement ce personnage entre deux pays, entre deux cultures, entre deux romantismes que l'on retient. Il faut être reconnaissant à M. Susini de nous le restituer à travers un texte qui ne laisse dans l'ombre ni les piètres et pompeuses missives du collégien, ni les vaines intrigues du provincial, ni les essais malheureux du linguiste. Il nous semble tout au plus que l'expérience vécue par Sougey-Avisard entre deux formes de romantismes fondamentalement différentes serait mieux apparue dans cette édition si elle avait été dominée par une organisation plus synchronique des documents. Il en est de même de l'index alphabétique, qui dans sa présentation actuelle ne fait que détailler la table des matières. Non seulement le temps biographique du personnage – cette interférence du *vécu* et du *donné* – y eût trouvé une expression plus claire, mais cela aurait aussi permis de mieux saisir le Romantisme en tant que fait social, au cœur duquel se situe en définitive ce document.

Quelques détails dans la présentation matérielle: coupures des mots souvent malencontreuses, orthographe parfois défectueuse, comme cet «exercice» cent fois répété, et, plus grave pour la compréhension du texte, interversion de certaines pages – 178/179, 194/195 – ou interversion de prénoms, qui ne simplifie pas des rapports familiaux déjà complexes (notice «Rallet», p. 541). Mais cela n'altère en rien une édition passionnante, qui constitue une véritable «Fundgrube» de citations sur l'histoire littéraire, sociale et politique du 19^{ème} siècle, renouvelant les habituels clichés dont s'alourdit cette période.

Marie-Claire HOOCK-DEMARLE, Paris

Hans BOLDT, *Deutsche Staatslehre im Vormärz*, Düsseldorf (Droste) 1975, 320 p. (Beiträge zur Geschichte des Parlamentarismus und der politischen Parteien, Bd. 56).

Cet ouvrage a, d'abord, été présenté, en manuscrit, comme dissertation d'habilitation devant la Faculté des Sciences Sociales de l'Université de Heidelberg. Ce livre n'est pas l'histoire de toute la science politique, en Allemagne, durant le Vormärz, mais uniquement celle de l'élaboration de la doctrine de la monarchie constitutionnelle. L'auteur s'en explique en rappelant que, de 1815 à 1918, le système monarchique, du moins dans la pratique, a été le seul que connaissait l'Allemagne, qu'il était donc le seul fondement du droit public et, en outre, que c'est durant le Vormärz, qu'autour du concept de la monarchie constitutionnelle, les discussions ont été les plus serrées entre les publicistes.

Cette étude repose sur une documentation aussi étendue que diversifiée, son auteur acceptant, d'ailleurs, le reproche qui pourrait lui être adressé de quelque subjectivité dans le choix de ses sources. Il appuie son argumentation aussi bien sur des théoriciens, souvent en même temps hommes d'action, qui sont la providence des spécialistes de l'histoire constitutionnelle, comme Dahlmann et Stahl, que sur Rotteck dont il pense que la réputation, comme penseur, a